

Première Partie A l'Heure Philo de la question : « tout est-il relatif ? »

I / Analyse :

Dans le roman philosophique, *Jacques le fataliste et son maître* publié à titre posthume en 1796, Denis Diderot donne à voir l'étrange rapport d'un maître et de son valet installée dans les termes d'une dépendance et d'une dissymétrie.

Pourtant le maître est supposé d'emblée être tout pour le valet parce que celui-ci tire de celui-là les moyens de sa subsistance et de sa reconnaissance. On peut objecter qu'il n'y a pas de valet sans maître et on l'accordera bien volontiers. On précisera cependant que la plupart des valets pourraient s'acquitter des tâches imparties à Jacques. Qu'importe qu'il s'agisse au fond de Jacques ou d'un autre, le maître finira par trouver quelqu'un à sa botte.

A l'inverse, Jacques mis à la porte de son maître ne serait plus valet puisqu'il tire cette définition de la relation à son maître. La relation du valet à son maître n'est pas réciproque. Jacques ne serait pas valet son maître. Pour qu'il y ait un relatif, il faut qu'il y ait un tout au-delà du relatif. Il faut du stable pour que quelque chose parte à la dérive. Pour qu'il y ait du relatif, il faut un tout.

Jacques a besoin de son maître. Mais **qui est son maître ?** A vrai dire, le roman ne le dit pas. On aperçoit en filigrane le portrait d'un aristocrate lâche, irascible et oisif. Le lecteur comprend vite le tour de force : le maître tire peu ou prou l'essentiel de son identité du rapport à son valet. **Sans nom, il est le maître de son valet et le génitif s'entend de manière objective (le valet est le sien) et de manière subjective (le maître est pensé comme tel par son valet).** Est-ce à dire que Diderot renverse la dissymétrie du rapport du maître au valet en faveur du valet ? C'est à voir et à lire notamment dans l'incipit du roman :

« **Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.** »

Le maître n'a rien à dire...Il se borne à répéter ce qu'avance le valet qui lui-même le tient de son capitaine. Tout est alors sens dessus dessous. **Et le roman tourbillonne en tous sens jusqu'à son dénouement : la fuite du maître et les épousailles du valet. La relation du maître et du valet éteinte, le roman s'achève. Ce qui est fort logique.**

Mais toutes les choses du monde se tiennent-elles dans un rapport de dépendance à l'égard de toutes autres ? N'y aurait-il dans le monde que du relatif et nulle part de l'absolu ? N'attend-on pas de nous que nous existions par nous-mêmes et que nous répondions à la fois de ce que nous sommes, de ce que nous disons et de ce que nous faisons ?

L'interdépendance des choses du monde n'exonère pas notre responsabilité morale et légale. Certes je ne suis pas cause de ma propre vie et je suis perméable à toutes sortes d'influences : naturelles, familiales, sociales qui s'exercent sur moi. Néanmoins je ne puis me défaire de mes responsabilités. Du moins me le défend-on.

A propos du tout : **à supposer que toutes les choses soient relatives à quelque chose, qu'en est-il du tout ?**

Deux hypothèses : a) Le tout n'étant relatif qu'à lui-même, **il n'est alors influencé par rien** – puisqu'en dehors du tout, il n'y a rien du tout. Le tout est identique à lui-même. Il n'est donc pas

relatif. On se souviendra que la question retenue ne porte pas sur le tout mais sur tout – au sens de l'ensemble de toutes les choses.

b) Puisqu'en dehors de lui-même, **le tout ne trouve absolument rien pour se définir**, il n'est que l'entrelacs – si désordre- ou la structure- si ordre- reliant les choses entre elles. Et dans ce cas, il n'y a que le relativisme qui puisse rendre compte de la réalité du monde...

Au terme de l'analyse du rapport de Jacques le fataliste et de son maître, c'est la notion même d'**absolu – ce qui est sans lien, sans relation-** qui semble bien être mis en doute.

Se demander si tout est relatif revient notamment à se demander si l'absolu existe.

Pourquoi a-t-on besoin de l'absolu ? Le relatif le suppose-t-il logiquement (dans la pensée) ou ontologiquement (dans la réalité des choses mêmes)?

II Le relativisme comme mobilisme

Si tout est relatif, il n'y a que du mouvant et le monde est une réalité évanescence.

a/ **Le relativisme du mobilisme** : tout est mouvement, tout feu tout flamme.

Héraclite (néé à Éphèse vers 550, mort en 480),

- « **Héraclite dit quelque part que tout passe et rien ne demeure ; et, comparant les existants au flux d'un fleuve, il dit que l'on ne saurait entrer deux fois dans le même fleuve** » , Platon, *Cratyle*, 402 a.

- « **Héraclite disait que (l'âme) est une étincelle de l'essence stellaire** » Macrobie, *Songe de sophiste*, XIV,19)

b/ **Limites du mobilisme** : le relativisme suppose quelque chose de stable : l'homme est la mesure de toutes choses de ce qu'elles sont en tant qu'elles sont, de ce qu'elles ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas.

Telle est la thèse de Protagoras connue par le *Théétète* de Platon (160b- 160^e).

Source :

Socrate : « **Tu as donc eu parfaitement raison de dire que la science n'est pas autre chose que la sensation, et cette doctrine s'accorde avec celle d'Homère, d'Héraclite et de toute la tribu qui les suit, à savoir que tout se meut comme un fleuve, avec celle du très sage Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses, et avec celle de Théétète, que, puisqu'il en est ainsi, la sensation devient la science. Est-ce bien cela, Théétète ? Disons-nous que nous avons mis là, si je puis dire, ton enfant nouveau né, mis au monde grâce à moi ? Qu'en dis-tu ?** »

Mais qu'est l'homme ? Etc. Prendre la question par un autre bout...

c/ **Le relativisme est d'abord un mot.** Sa définition retourne d'une réflexion sur le langage.

Pour Aristote, le mot relatif (*pros ti*) est la quatrième catégorie dans la liste des dix catégories(ou façon de dire l'être)

Une définition d'Aristote : « **on dit relatifs les items (les particuliers d'un ensemble) tels que ce qu'ils sont eux-mêmes est dit d'autres(choses), ou relativement à autre chose, de quelque manière que ce soit** ».

Cette définition, abstraite, trouve son utilité avec deux exemples : la main de Socrate et le bœuf de Socrate. Explication. Distinction : relatif/ partie.

Ces relatifs demeurent complexes. D'autres exemples de relatifs sont plus clairs : aile -ailé ; esclave-maître, gouvernail- équipé d'un gouvernail. .

La difficulté de définir le relatif a amené les sceptiques (*Skepsis*, doute en grec) à envisager le relatif non plus comme une catégorie de l'être mais comme le ressort d'un argument contre la prétention à accéder à la vérité.

Or il y a une différence fondamentale entre la position relativiste et la position sceptique.

Le relativiste ne suspend pas son assentiment à la différence du sceptique. L'argument sceptique du relatif (ou de la relation) insiste sur en revanche sur la variété des apparences pour dénoncer la prétention à dire le vrai.

L'enchaînement sceptique est assez heureux : **ouden mallon** (« une chose n'est pas ceci que cela ») -> **Epokhê** « suspension du jugement» -> **aphasia** (« la perte de la parole ») - >**ataraxia** (« l'absence de trouble ». Mais le scepticisme laisse l'esprit insatisfait.

III/ Le besoin d'absolu pour être et connaître le réel. Les limites du relatif.

a) L'absoluité de soi et de Dieu pour fonder la connaissance. Descartes , *Méditation Seconde* :

« Je suis, j'existe, cela est certain; mais combien de temps? autant de temps que je pense; car peut-être même qu'il se pourrait faire, si je cessais totalement de penser, que je cesserais en même temps tout à fait d'être. Je n'admets maintenant rien qui ne soit nécessairement vrai; je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit, un entendement ou une raison, qui sont des termes dont la signification m'était auparavant inconnue. Au reste, de quelque preuve et argument que je me serve, il en faut toujours revenir là, qu'il n'y a que les choses que je conçois clairement et distinctement, qui aient la force de me persuader entièrement. [...] Car y a-t-il rien de soi plus clair et plus manifeste, que de penser qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire un être souverain et parfait, en l'idée duquel seul l'existence nécessaire ou éternelle est comprise, et par conséquent qui existe ?

et *Méditation Cinquième* :

« [...] la certitude de toutes les autres choses en dépend si absolument, que sans cette connaissance il est impossible de pouvoir jamais rien savoir parfaitement »

b) L'absolu est aussi une notion relative ou qui se relativise. C'est le destin de l'esprit sur terre.

« Il faut dire de l'Absolu qu'il est essentiellement résultat, qu'il n'est qu'à la fin ce qu'il est en vérité ; et c'est là précisément sa nature, qui est d'être quelque chose d'effectif, sujet, advenir à lui-même ».

c) Kant / Hegel recherche d'un fondement :

Jugement synthétique a priori /« *De l'absolu, il faut dire qu'il est essentiellement résultat* ».

III/ Tenter une nouvelle synthèse ou y renoncer.

a) Auguste Comte, **Le système de philosophie politique** : « « La seule vérité absolue, c'est que *tout est relatif*. »

b) renoncer à toute synthèse : l'archéologie de tout savoir (de l'homme). Michel Foucault, *Les mots et les choses*.

Conclusion.

Paradoxe d'affirmer le relativisme comme un absolu.

Mise au jour des relations.

Réalisme de l'esprit conscient de ses limites et de ses critiques.

Fuir le dogmatisme et le scepticisme et cultiver l'esprit critique.

Seconde Partie : L'Heure Philo à l'heure de l'application

Dans le cas de la politique de la différence, on pourrait dire qu'un potentiel universel lui sert aussi de fondement, c'est-à-dire celui de former et de définir sa propre identité en tant qu'individu et en tant que culture. Cette potentialité doit être respectée également en chacun. Toutefois, au moins dans le contexte interculturel, une exigence plus forte s'est récemment fait jour : celle-ci accorde un respect «égal à des cultures effectivement développées. Les critiques de la domination européenne ou blanche - non seulement elle a supprimé, mais elle n'a pas su non plus apprécier d'autres cultures – considèrent ces jugements défavorables comme des erreurs et des sortes de fautes morales. Lorsque Saul Bellow¹ déclare quelque chose comme : « Lorsque les Zoulous² produiront un Tolstoï, nous le lirons », cette déclaration est considérée comme la quintessence de l'arrogance européenne, non pas simplement parce que Bellow est présentée comme insensible de facto à la valeur de la culture zouloue, mais aussi parce que cela semble refléter un refus de principe de l'égalité des hommes. La possibilité que les Zoulous, tout en ayant le même potentiel de formation culturelle que n'importe quel autre peuple, puissent parvenir à un stade de culture moins valable que les autres est exclu d'emblée. Entretenir même cette possibilité équivaut à refuser l'égalité des hommes. L'erreur de Bellow serait donc, ici, non pas une erreur de jugement – peut-être due à l'insensibilité - mais la négation d'un principe fondamental. Dans la mesure où ce second reproche est en jeu, l'exigence d'une reconnaissance égale va au-delà d'une reconnaissance de la valeur égale de toutes les potentialités humaines, et en arrive à inclure l'égalité de valeur de ce qu'elles ont effectivement fait de ce potentiel. Cela crée un sérieux problème, comme nous le verrons plus loin. Charles Taylor (1931,-) , *Multiculturalisme, Différence et démocratie*, 1994.

¹Dans un entretien au New Yorker (7 mars 1988), Saul Bellow (1915- 2005), prix Nobel de littérature en 1976, demande : « Qui est le Tolstoï des Zoulous ? »

² Les Zoulous forment un peuple bantou en partie sédentarisé et résidant essentiellement en Afrique du Sud.